

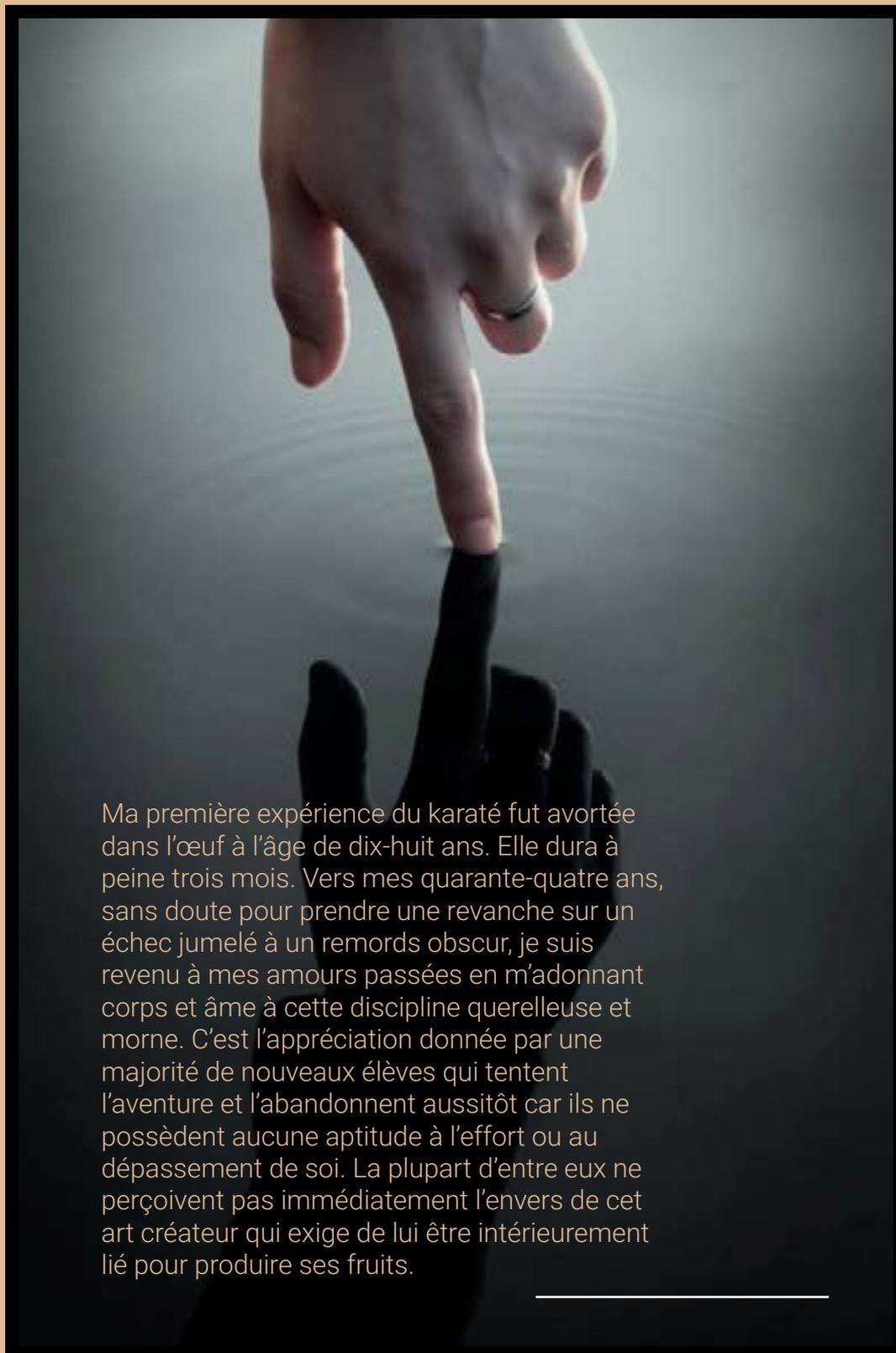


L'ENTREPRENEUR
INDÉPENDANT

Le KI dans tous ses états

Propos introductifs
DEVELOPPEMENT PERSONNEL

Le KI dans tous ses états



Ma première expérience du karaté fut avortée dans l'œuf à l'âge de dix-huit ans. Elle dura à peine trois mois. Vers mes quarante-quatre ans, sans doute pour prendre une revanche sur un échec jumelé à un remords obscur, je suis revenu à mes amours passées en m'adonnant corps et âme à cette discipline querelleuse et morne. C'est l'appréciation donnée par une majorité de nouveaux élèves qui tentent l'aventure et l'abandonnent aussitôt car ils ne possèdent aucune aptitude à l'effort ou au dépassement de soi. La plupart d'entre eux ne perçoivent pas immédiatement l'envers de cet art créateur qui exige de lui être intérieurement lié pour produire ses fruits.



Ces répétitions de mouvements coordonnés du corps accouplés à l'intériorisation de l'esprit qui en découle, entraînent l'efflorescence du Ch'i dont ils ignorent jusqu'à son existence. Mon premier moniteur, deuxième dan de style shotokan, n'était pas un tendre. « Happy to meet you. » Il ressentait un plaisir sadique à nous frapper par derrière : « faut garder les abdos serrés, même au repos », lançait-il au même moment où son poing s'enfonçait mollement dans notre rate en guise de bienvenue à son cours. Régnant à cette époque sur un contingent d'une cinquantaine d'élèves qui se débinaient deux fois sur trois, il arborait comme un étendard de la bravitude sa ceinture noire érodée. Relégué par les hasards de la vie à devoir dispenser une initiation intermittente à des ados je-m'en-foutistes, on le sentait quelque peu désabusé face à cet éveil tardif de la puberté dont il devait tolérer, excuser et absoudre les parjures et les faux-fuyants. Pour compenser les affres d'un regret amer provoqué par cette déchéance sociale contrainte, il se vantait fièrement envers nous d'être un virtuose des combats au KO. Cette fanfaronnade masquait une vie ratée dont il voulait ignorer la dure réalité. En ces temps-là, certains clans de « yakusa » organisaient des tournois clandestins au pays du soleil levant avec une prime accordée pour celui qui parviendrait à atteindre en premier le sommet d'une montagne. A chaque nouvelle étape, un combat « à mort » entre les derniers de la course décidait du gagnant. Il était désigné par la dure loi du talion pour poursuivre jusqu'à l'absurde ce périple du

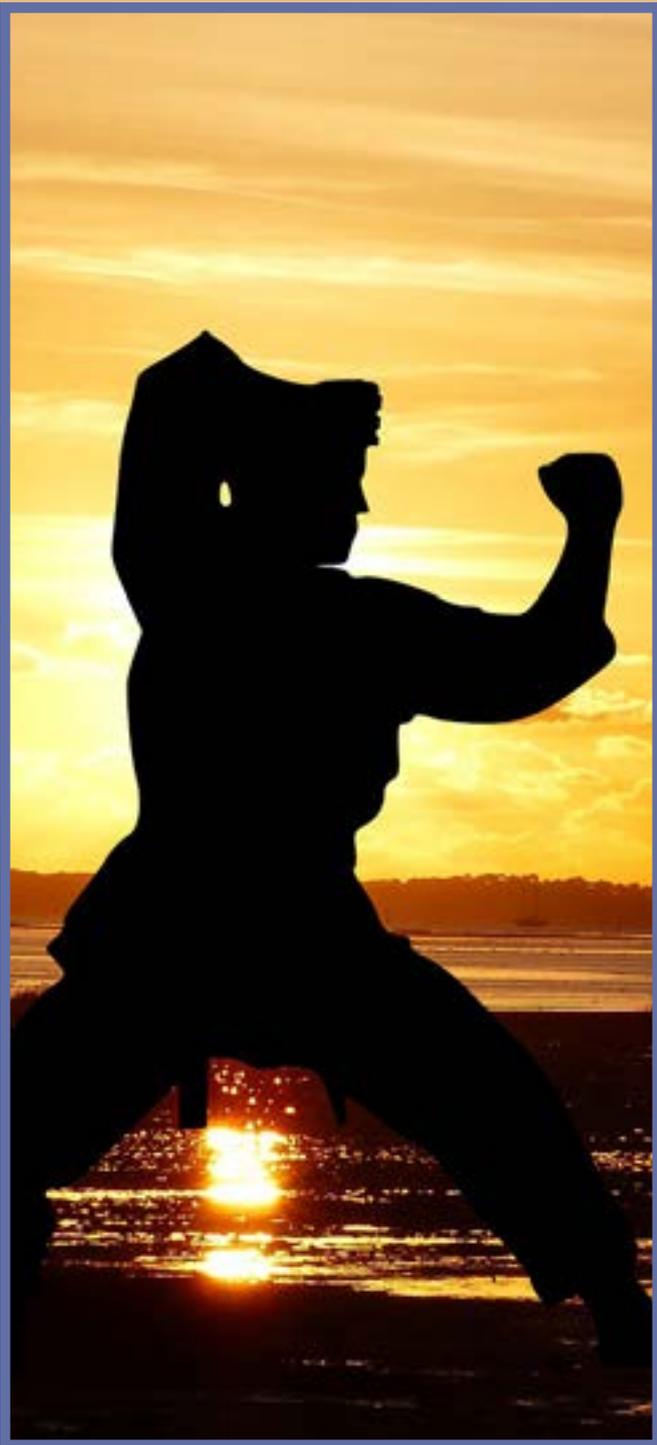
samurai sur des sentiers rocailleux. Les chairs ensanglantées, les chicots fendus, brisés, flageolants, le valeureux karatéka pouvait de la sorte continuer sa route jusqu'au sommet et conserver l'honneur. Suffisait-il d'être un excellent sprinter pour atteindre les hautes cimes avant les autres et ravir la cagnotte ? Ou bien fallait-il démontrer des qualités réelles de cogneur à la mâchoire féroce ? Le gagnant finissait par empocher au bout du compte, quelques dizaines de milliers de francs, un petit magot d'or pour l'époque. A titre de gratification, la vue panoramique lui était offerte comme une gracieuseté du sourire de la nature nipponne qui, quant à elle, avait jalousement conservé, droites comme la justice, toutes ses dents rocheuses. Cette sorte d'histoire héroïque, qu'elle fut réelle ou inventée de toutes pièces, m'avait quelque peu dépité. J'envisageai sur le champ, sans même y réfléchir, une honteuse reculade, en me jurant de ne jamais suivre ce chemin de la Croix. Face à mon image de pleutre avéré, je décidais cependant d'opter l'année suivante pour un service militaire dans un régiment semi-disciplinaire chez les parachutistes avec l'ambition que cela m'endurcirait peut-être un peu. Vingt-cinq ans plus tard, je convenais secrètement de ne plus m'apitoyer sur mon sort et qu'il était grand temps de me remettre aux arts martiaux.

Après quelques années à suivre des cours d'aikido et de kobudo, c'est le karaté qui remporta tous mes suffrages et je choisisais de m'astreindre avec assiduité à son apprentissage exclusif jusqu'à ce jour.



J'eu la chance d'avoir trois hauts gradés dont j'ai pu retenir de chacun d'eux un enseignement traditionnel :

L'expert fédéral Ryoza Tsukada, Maître Jean-Luc Clergé et l'expert japonais Kenji Nakata. Ils ont tous été élevés à l'heure où j'écris ces lignes au grade du 8ème Dan par la Fédération française de karaté. Auréolés d'un égal attribut par cette gardienne du Saint-Graal, bastion avancé d'une phratrie patentée, ils n'en étaient pas moins différents quant à leur méthode pédagogique.



Le premier, une espèce de Docteur Jekyll et Mr. Hyde, dont on pourrait résumer l'enseignement par cette sentence, « le maître est la seule loi », m'a permis de reconnaître ce que n'était pas la Voie.

Le second m'a transmis doctement les fondamentaux de la Foi pour mieux me permettre d'en cerner les contours de sa perspective et prendre mon envol :

« La foi n'est pas seulement un acte de l'intelligence, une conviction, mais un acte de la sensibilité et de la volonté, un sentiment de confiance, un désir de soumission. » 1

Le troisième m'a donné envie d'approfondir son enseignement corrélé au chi gong dont la méthode d'approche atypique soulevait des questionnements majeurs. J'ai fini par comprendre que cette énergie naissante, de plus en plus prégnante, exprimait une singularité propre qui était intimement corrélée à la conservation de ma santé physique et mentale. Cela contrastait cependant avec cette sorte d'épanouissement orgueilleux et béat qu'il leur semblait de bon aloi d'arborer comme un pavillon noir.

J'en ai été amené à vouloir chercher des explications concrètes en sondant les ambivalences du KI.

Peu importe l'angle d'attaque par lequel je l'abordais, la fonction de sa figure invariable qui lui est dévolue avait déjà pour moi un sens définissable. Quand il se projette avec la positivité adéquate pour interagir comme un parfait allié, le KI nous permet de tenir debout face aux inclérences de la nature. Il est cette force vive et persévérante d'où tout éclot et où tout retombe. Ce Wu-chi dont l'univers serait totalement rempli contient les énergies Yin et Yang mais cet espace « rempli » n'en est pas moins vide de manifestations. A l'opposé, il demeure plein d'un sens profond, rendant pleinement vivant cette philosophie du corps qui en forme la Voie parfaite pour atteindre l'harmonie. On parle d'habiter son corps, au sujet de cette expérience riche et dense qui forme une seconde peau de mue perpétuelle.

Nous partageons tous des attentes différenciées qui nourrissent notre désir de

découvrir un art martial. Chacun cultive des motivations plus ou moins avouables, plus ou moins conscientes, plus ou moins pertinentes. Mais, de prime abord, aucun postulant à la martialité n'est, à ce point, préoccupé par la nature du Ch'i dont la recherche passionnée n'advient qu'après plusieurs années de pratique. Sans en avoir été initié au préalable, personne n'a jamais éprouvé sa présence effective pour que, même un seul élève débutant puisse envisager d'apprendre un art martial avec l'espoir d'y trouver une réponse précise à son sujet. Et pourtant, sans cette énergie du Ch'i qui coulerait dans les méridiens d'acupuncture et qui nous enveloppe de prévenances, rien ne serait possible.

La plupart du temps, nos motivations profondes sont conservées dans le secret des cœurs. Quand elles se dévoilent comme le rayonnement intermittent de nos ressouvenances les plus ombragées, elles ne laissent émerger, bien souvent, que les seules motivations intrinsèques qui sont les plus honorables.

1. Martin du Gard, J.Barois, 1913, p.540.



Un élève en quête de noblesse invoquera le désir de mieux connaître les valeurs éthiques que le karaté prétend représenter, tandis qu'un autre candidat à la méditation évoquera cette fameuse tradition spirituelle vénérable dont les arts martiaux sont auréolés. Un troisième apprenti sorcier souhaitera explorer ce processus de questionnement sur le bushido qui se trouve en relation avec les artifices du combat à main nue car il aura perçu dans une série B sur Netflix les gains possibles à en tirer, avec des risques calculés, face à un agresseur déclaré. On peut déceler dans ces enthousiasmes puérils, souvent pédantesques, l'ombre du héros chevaleresque. Ce dernier est aveuglément obéissant sous la foi du serment qu'il s'est fait à lui-même, mais sa muse admirable ne lui épargnera aucune souffrance sur ce chemin creux qui s'auto proclame avec emphase « la Voie de la main vide ». Traduction littérale de KARA TE DO.

J'ai vite découvert de quoi il s'agissait en fait en levant le voile de cette muse épique, insatiable et tragique. Elle est cette figure de proue des attributs de la puissance sexuelle masculine, enterrée dans l'inconscient de chaque mâle effrayé par une impuissance galopante. C'est cette fameuse virilité de l'esprit, de l'âme et du corps, qui pêche par excès de zèle à vouloir montrer une expression trop sérieuse de maturité, une rudesse de manières qui se prolonge jusque dans le regard et la voix, et dont la vocation consisterait en réalité à lui restituer une apparence de mâle accompli, s'il en est.

Les dojos sont bien garnis de ces guerriers-là manquant de personnalité et dont la testostérone bourgeonne aux entournures. Derrière cette muse masculine du yang qu'on nomme virilité, il y a le féminin, son versant ombré du yin qui en constitue l'assise primordiale reposant sur de vrais pieds humains. Elle rend inopérante cette gaucherie masculine pleine de fatuité en l'invalidant au premier regard, dès que la femme commence d'exhiber ses rondeurs écrasantes qui pénètrent l'homme jusque dans les tréfonds des chairs, le rendant KO, avant même qu'il n'ait pu combattre.

Il n'est pas une personne au Monde, si peu instruite soit-elle, qui ne possède déjà sa vague idée du karaté. L'imaginaire est nourri par les prolégomènes de cette physiologie des sexes qui conditionne en partie nos actes et nos choix de la vie quotidienne. Chacun conserve en mémoire certains préjugés laudatifs concernant l'image du karaté valorisée par ces intrigues de cour qui magnifient cette singularité du « Ki », composante indissociable des arts martiaux, dont l'ambivalence est devenue confusion dans l'idée commune qu'on s'en fait. Tel grand Maître dont la réputation le précède, pourrait projeter avec la force de son esprit ses élèves au tapis ! On a entendu dire que cet ancien Sempai des dojos, immobile et amer, posséderait une force intérieure qui pourrait faire fléchir le plus vaillant des surineurs. Tel autre enfin serait capable de vivre sans avoir à combattre aucun ennemi sa vie entière, car le seul fait de se trouver face à lui anéantirait la moindre velléité d'agression.

Il est cependant convenu suivant une coutume ancestrale et réactualisée aux goûts du jour par cette mode addictogène du développement personnel, que la pratique assidue d'un art martial produirait des bienfaits inestimables permettant de susciter, maintenir et prolonger une vie bonne ou pour le moins une bonne santé. D'aucuns ont prétendu tellement de choses qui ont fait naître tant de hautes spéculations et laissé croire à tant d'extravagances qu'il est parfois difficile de démêler le vrai du faux.

Toutes ces croyances emblématiquement parées suspendent dans le ciel poétique leurs belles illusions de puissance qui descendent le courant, flot à flot, d'une rêverie éveillée. Au pays des chimères, les satisfactions factices et l'évasion métaphysique deviennent nos folies intérieures.

Chacun d'entre nous y associe généralement son intime conviction qui adhère à ce qu'on ressent ou qu'on croit ressentir, et qui s'amalgame à ce qu'une tradition extérieure et plus élevée que nous déclare vrai. Advient une certitude triomphale qui dévore nos opinions flottantes.

Son ancrage qui déploie un tsynami (« vague d'orage » en japonais) est arrimé dans « la mémoire en son fond métaphysique qui nous révèle toute l'histoire du passé comme notre aventure personnelle, ensevelie au cœur le plus intime de notre être. » Cette mer souterraine, frémissante et insondable, donne ce je-ne-sais-quoi d'évidence à cette assertion péremptoire qu'on finit par vénérer comme une parole sacrée :

«
Le ch'i du ciel descend,
Le ch'i de la terre monte,
Et leur danse fait pleuvoir
une douce liqueur. »
»



Cette circularité fondamentale nous environne naturellement pour assurer la conservation du vivant qui peuple notre planète mais il faut parfois la reconfigurer à notre avantage afin d'en restituer son efficacité originelle pour nous-mêmes ou en accroître l'intensité.

Le ch'i n'est pas cette gageure à laquelle il faudrait s'accoupler pour contrer la ruse de son adversaire dans un combat martial. Sa maîtrise constitue en priorité un but à atteindre pour diriger sa vie, même si en ce qui concerne l'intelligence du corps nous évoluons dans un désert de connaissances, démontrant par ce fait notre ignorance concomitante en matière de self-contrôle de nos émotions par les seules forces de l'esprit.

Organiser sa vie en y intégrant cette dimension du KI, c'est décider en partant d'un postulat intuitif, d'agir autrement sur son environnement, de penser et de ressentir notre monde intérieur différemment. C'est tout d'abord ne pas observer le monde par le prisme du bas matérialisme de notre époque dont l'Occident s'est gavé à satiété pour un maigre résultat en contrepartie.

Cette piètre consolation que beaucoup trouvent à travers leurs explications simplifiées et terre à terre du fonctionnement de notre univers ne saurait étancher la soif d'absolu dont sont mieux pourvus ceux qui ne voient pas que par la superficialité des choses. Pour l'homme occidental pétri d'une vision à courte vue, adopter une autre conception que celle de ce monde obséquieux qu'on veut lui faire désirer, coûte que coûte, est difficilement envisageable. La société de consommation use de toutes les ruses de la séduction pour l'y enfermer.

A l'opposé, pour les hommes vivant à l'est de la muraille de Chine qui forme un rempart infranchissable pour notre esprit, l'approche du ki est une démarche de foi autant que de ressenti.

Le ch'i appartient à la réalité de leur vie quotidienne. Depuis l'Antiquité, il a existé sous les rayons d'or d'une Asie fantasmée, des siècles de civilisation qui possédaient une culture toute différente. Ces acquisitions de l'humanité ont rendu possible un autre développement humain, un legs, un trésor lentement formé. La médecine chinoise en a même absorbé cette richesse pour s'étoffer.

Ma pratique du karaté n'est pas étrangère à cette prise de conscience tardive mais tangible. Par l'entremise d'entraînements réguliers et récurrents, j'ai pu expérimenter en plénitude cette philosophie du corps comme une respiration vitale de chaque instant à vivre.



Un peu plus tard, je limitais volontairement mes entraînements au strict nécessaire pour en éprouver à son paroxysme les effets mystérieux qui se traduisaient par un débordement d'énergie quand je les réfrénais. A l'image d'un voleur de secrets, j'œuvrais de la sorte pour mieux en ressentir la force de leurs effluves magnétiques. Son sillon cousu dans mon âme était perceptible par moi seul. J'en éprouvais son intensité croissante du fait de cette sensation invisible de conquête qui laisse un résidu tenace, comme le parfum des errements amoureux à l'âge tendre.



Lao Tseu a écrit :
« Toute chose est enveloppée de yin et remplie de yang, leurs ch'i vibrants s'unissent. »

Rajouter dans sa vie cette extension du KI à laquelle les gens sont étrangers dans nos contrées dénaturées, c'est malheureusement accepter d'être perçu par nos concitoyens comme étant imprégné d'un idéalisme illuminé. C'est pourtant chercher à décrypter l'indéchiffrable complexité du monde extérieur autrement que par le biais de l'imposture dont on nous abreuve à la source d'une mer des sarcasmes. Notre raison raisonnante veut décortiquer, analyser et dépecer le réel à la façon d'un robot calculateur.

On imagine pour illustration de cette ignorance, un étudiant vétérinaire en train de scruter la vermine sur le dos d'un chien galeux battu à mort pour tenter d'en découvrir l'enchaînement causal des prémisses de sa maladie, au lieu de guérir sa détresse intérieure. Quelques caresses bien agencées eurent suffi à soulager sa peine immense, pour guérir de l'indifférence dont il était victime et qui avait causé son égarement.

« L'art de guérir périra, comme l'art de vivre ou la morale, étouffé par ces rêveries soi-disant métaphy-siques de gens qui croient que disséquer un cadavre c'est étudier l'homme, et qu'ils connaissent l'ensemble, parce qu'ils nomment des parties. »²

Prendre en considération la possibilité du KI, c'est vouloir se ressouder à l'essence de l'âme des peuples. C'est avoir la conviction chevillée au corps que l'homme est doté de capacités inouïes pour déployer ses ailes de plomb et le faire s'envoler de ses muscles. Ces ailes sont repliées dans notre mémoire collective devenue une chambre obscure dont nous n'utilisons à peine que le dixième de la place exploitable. A l'intérieur, c'est la nuit des temps. Un amas de nuit ancienne tombé dans l'oubli. Seul le sage en a fouillé ses combles étoilés.

Ce court essai est sans aucun doute le seul témoignage de ma part digne de voir le jour, qu'il m'incombait de produire au sens éthique et dont l'évitement aurait constitué une trahison des sens. Il s'imposait à moi dans le cadre de cette introduction à ma formation en développement personnel que je destine à l'examen du sixième dan en karaté, bien que l'échéance de l'épreuve demeure encore lointaine à cet instant où j'écris.

1. Bonald, Législ. Primit., t.2, 1802, p. 165.

Ce récit n'a aucune prétention « scientifique ». Il est néanmoins rattaché à une visée démonstrative à laquelle je voulais m'astreindre car je considère l'art d'écrire à un tel niveau d'absolu que seule une expression proprement littéraire pouvait, selon moi, restituer l'ivresse dionysiaque dans laquelle nous plonge l'expérience du CH'i.

Mais combien j'allais donner à jaser à tous ces paltoquets qui verraient d'un mauvais œil mon ambition précocement dévoilée, ceux-là mêmes, sans doute, qui y pensaient secrètement dans leur for intérieur et dont les motivations extrinsèques ne seront jamais avouées. Le Ch'i est aussi pavé de mauvaises intentions par ceux qui en détournent sa vraie nature en l'empêchant de se mouvoir dans une occurrence constructive.

Faire des plans sur la comète n'a jamais rien présagé du futur, diront-ils avec aplombs en imaginant n'avoir pas démerité d'un sport qu'ils croient connaître, laissant à voir et à admirer par leur invincible fatuité une image défaite de la martialité.

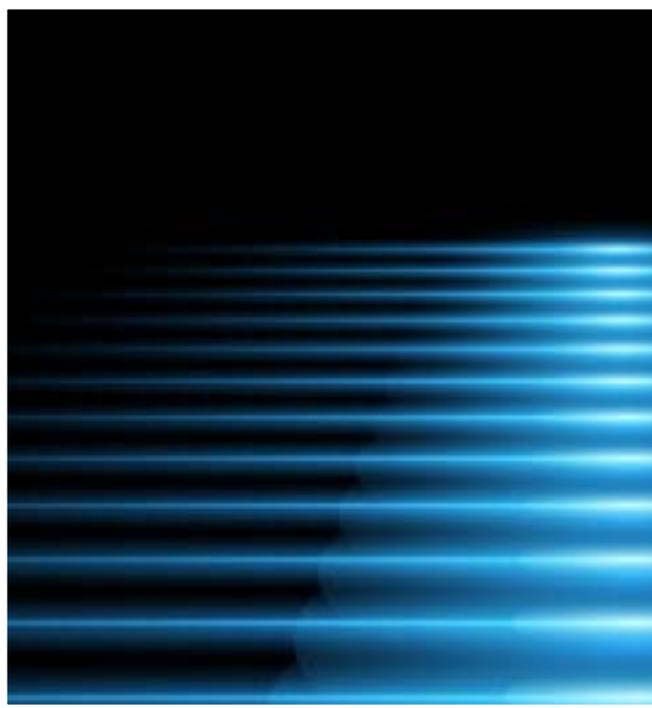
C'est par cet accouchement avorté d'un embryon mort-né que je rejette hors de moi, goutte à goutte, avec la sueur froide de l'agonie dont mes entraînements ont laissé leur trace pérenne sur les dojos, les premiers balbutiements d'une confession expiatoire.

rodrig

Un dur labeur fait de transpiration et de suintement qui s'exhale de la gorge et de l'abdomen comme cette respiration rauque du dernier souffle d'un kata qu'on laisse fulminer dans le KIAI.

J'espère toutefois que de ces quelques lignes surgira l'écrin poétique d'une heureuse aurore pour son lecteur. Qu'elles lui permettront de trouver sa Voie en découvrant les possibilités d'une île mystérieuse où le KI a établi sa demeure pérenne dans notre for intérieur.

Dès que j'eus connaissance de son existence, le KI m'apparût comme le mystère en clair-obscur d'une énigme éculée à résoudre.



Cette nouvelle quête martiale me paraissait la Voie royale pour accomplir ma vie. J'allais devoir y associer cette philosophie taoïste du non-agir qu'elle révélait dans le filigrane de ses belles sentences.

En japonais :

Kara : vide

Te : main

Do : Voie

J'allais devoir parcourir un dédale de couloirs alambiqués jusqu'au terme de leurs méandres divagants pour espérer pouvoir me délester des lourdeurs embourbées de l'esprit et du corps. Le TAO TE KING en formait l'ossature invertébrée dont j'avais découvert pour la première fois le récit durant mes années universitaires de philosophie.

Ce fut une révélation foudroyante pour mon esprit creux. J'y voyais la relique d'un penseur illustre qui avait dissimulé sa sagesse dans ce « Livre de la Voie et de la Vertu ». J'en savourais chaque mot, convaincu que la tâche serait aisée de les assimiler. Son épigraphie antique, « mes mots sont faciles à comprendre » me confortait dans cette croyance du pleutre. Elle devint comme l'eau de jouvence de mes chères études qui redonnait un sens à ma vie et une vie à ma vertu. Mais ma vertu succombait toujours sous l'audace de mes passions fébriles. Elles formaient un brasier de fluides incandescents qui n'était pas de l'eau bénite. Cette bible du TAO vibrat au son de l'harmonie des sphères.

Elle semblait posséder toutes les apparences du beau, du bien et du vrai. J'en redécouvrais la pertinence du propos grâce à mon approche du KI dont j'éprouvais la présence grandissante dans ma pratique du karaté.

Ces mots accouplés comme les essieux d'une roue devaient me conduire vers une meilleure compréhension de la Voie de la main vide.
(KARA TE DO)





L'ENTREPRENEUR
INDÉPENDANT

Le KI dans tous ses états

Propos introductifs
DEVELOPPEMENT PERSONNEL